

Les femmes de Jane Bowles

Portrait d'une écrivaine hyper-terrestre

par Félicie Dubois

Jane Bowles – que Tennessee Williams considérait comme “ la plus grande prosatrice des Lettres américaines modernes ” – est surtout connue comme l'épouse du romancier et voyageur Paul Bowles. La romancière Félicie Dubois évoque ici les personnages qui peuplent son œuvre et dresse le portrait de Jane, une femme à la fois frugale et insatiable, toujours excessive, “ mélange d'égotisme géant et de profonde modestie ” selon les mots de Paul.

Jane Bowles change de cimetière

Quand Jane Bowles mourut à Malaga, en 1973, elle fut enterrée au cimetière de San Miguel et Paul Bowles paya pour une concession de dix ans. Une jeune étudiante ayant lu la biographie de Millicent Dillon traduite en Espagne aux éditions Circé se rendit sur les lieux et fut choquée de voir que les restes mortuaires de la romancière américaine allaient être transférés dans une fosse commune car une autoroute doit traverser ce cimetière. Elle a pris contact avec Paul Bowles pour avoir son accord et Jane reposera à partir du 13 novembre au cimetière de Marbella. Aux frais, semble-t-il, cette fois, de sa jeune admiratrice.

Jane Bowles (suite)

Alia Luque, la jeune femme qui a voulu prendre soin des restes mortuaires de Jane Bowles, risque maintenant de se retrouver devant les tribunaux ! En effet, à la mairie de Malaga, on s'oppose au transfert du corps à Marbella, en affirmant que le contrat signé par l'étudiante avec l'entreprise qui gère les services funéraires n'est pas valable. De son côté, Alia confirme qu'elle a bien obtenu une autorisation de Paul Bowles et qu'elle ne changera d'avis que si elle obtient l'assurance par écrit que la romancière américaine pourra reposer en paix à Malaga, et que sa tombe sera entretenue.

Ces deux entrefilets, parus dans le quotidien *Le Monde* en novembre 1996, à une semaine d'intervalle, me firent l'effet d'une bombe. Immédiatement, je tentais de mobiliser quelques amis écrivains pour qu'ensemble, nous manifestâmes notre soutien à Alia Luque. Mes lettres et coups de téléphones ne provoquèrent pas la mobilisation escomptée. Jane Bowles, la femme de Paul Bowles, le célèbre ermite de Tanger vénéré par la beat generation ? s'étonnait-on dans le Landerneau littéraire parisien. Non. Jane Bowles, “ la plus grande prosatrice des Lettres américaines modernes ” affirmait Tennessee Williams.

Jane Bowles est un cas à part, unique, d'une originalité maladive. Ce qui la différencie d'abord des autres écrivains, c'est qu'elle n'écrit pas. Détours continuels, contradictions permanentes, grâce sardonique, points de suspension, entre guillemets... son style est à la mesure de son génie : frugale et insatiable à la fois. Excessive du bout des doigts, elle évoque sans décrire, détaille sans aborder, raconte sans réciter. Effrontée, dissipée, Jane est une hyper-terrestre, extra-ordinaire. Sa littérature est une performance.

L'approche de toute chose doit passer par son contraire

Née le 22 février 1917 de Isaã Sidney Auer et Claire Stajer, fils et fille d'immigrants juifs d'Europe de l'Est, Jane grandit à Woodmere, Long Island, 141 rue des Ormes. Enfant unique, son isolement est renforcé par une claudication qui lui donne une allure étrange et inquiétante aux yeux de ses petits camarades d'école.

Isaã meurt l'année de ses treize ans. Tout comme son œuvre future, sa vie est très tôt privée de l'image du père pour se remplir d'histoires de mères et de succédanés de mères.

En 1932, Claire Auer envoie sa fille dans un sanatorium à Leysin, en Suisse, pour soigner une tuberculose au genou droit. Jane passe deux ans sur les rives du lac de Genève, apprend le Français, découvre la littérature de Gide, Proust, Montherlant et Louise de Vilmorin. Sur le paquebot du retour, elle fait la connaissance de Louis Ferdinand Céline. Jane a tout juste dix-sept ans quand elle annonce à sa mère : “ Je suis écrivain et je veux écrire ”.

Durant l'hiver 1937, Jane Auer rencontre Paul Bowles, jeune musicien protestant, aussi blond et diaphane qu'elle est brune et ténébreuse. Il est homosexuel, elle est lesbienne. Ils se marient le vingt et un février de l'année suivante et décident aussitôt de s'accorder mutuellement une totale liberté. Le jeune couple part en voyage de noce : Mexico, Panama, Londres, Paris. Jane commence à écrire, en Français. Toute sa vie, à chaque fois qu'elle entreprendra un nouvel ouvrage, Jane tombera amoureuse. Une femme, un texte - ou l'inverse. Sexualité et écriture vont de pair. “ Elle sortait et elle ne rentrait pas de la nuit. Le matin, elle revenait pieds nus, sans chaussures. C'est arrivé plus d'une fois, en plein cœur de l'hiver ”, témoigne Paul. C'est pendant l'été 1940 que les Bowles font la connaissance de Tennessee Williams. Une amitié sans faille unira dorénavant Janie à Tenn qui l'accueille dans son harem de “ femmes-monstres ”, aux côtés d'Anna Magnani et de Carson McCullers.

Au printemps 1943, Knopf publie à New York le premier livre de Jane, *Deux dames sérieuses*. La plupart des journalistes jugent le texte incompréhensible. À première vue, l'unique roman de Jane Bowles déroute et amuse par son apparence excentrique. À la seconde, il apparaît comme une parabole complexe mêlant, en une succession de variations fragmentées, les thèmes chers à la romancière : religion et sexualité, salut et péché, espoir et peur. L'écrivaine Clarice Lispector, grande admiratrice de Jane, met en garde le lecteur de l'ouvrage en ces termes : “ ... Je serais heureuse qu'il soit lu uniquement par des personnes à l'âme déjà formée. Celles qui savent que l'approche de toute chose se fait progressivement et péniblement et doit parfois passer par le contraire de ce qu'on approche. ” Un critique américain a écrit que celui - ou celle - qui tenterait de résumer l'intrigue de *Two serious ladies* courrait droit à la folie.

Courons donc.

Un doute continu sur sa propre sincérité

D'une part, Miss Goering vit recluse - avec sa compagne, Miss Gamelon - dans une belle demeure bourgeoise héritée de sa mère, en banlieue de New York. “ *Quand elle avait dix ans, les autres fillettes la trouvaient vieux jeu. Elle avait déjà le regard de ces exaltés qui tendent à se considérer comme des meneurs d'hommes sans avoir jamais réussi, ne serait-ce qu'une fois, à se concilier le respect d'un seul être humain.* ” Les femmes de Jane prennent leur enfance très au sérieux et appréhendent leur maturité avec puérité. Elles sont mues par l'insouciance plus que par la volonté. Et, lorsqu'elles s'imposent des épreuves morales - tel un mystique jeûnant au sommet de la montagne, c'est moins par contrition que par curiosité.

D'autre part, Mrs et Mr Copperfield voyagent en Amérique latine... “ *Ne peuvent être considérés comme vraiment mûrs que les hommes qui atteignent un stade leur permettant de se mesurer avec une seconde tragédie intérieure, et renoncent à affronter sans cesse la première* ”, écrit Mr Copperfield à sa femme Frieda qui s'est amourachée de Pacifica, une prostituée de Colon, sordide banlieue de Panama.

Les deux personnages principaux du roman - Ms Goering et Mrs Copperfield - ne sont pas Jane mais Jane est dans chacune de ces *dames sérieuses* qu'elle crée en se créant elle-même. “ *Voyez-vous, selon moi, ce qui demande le plus grand effort consiste à passer d'un lieu à l'autre* ”, explique Miss Goering qui, en revanche, une fois sortie de chez elle, s'attarde le plus longtemps possible dans des bouges sordides où elle se fait ramasser par des goujats avinés. Mystique de la promiscuité...

Jane n'achèvera jamais plus aucun autre roman. Quelques années plus tard, elle confiera à Paul, au sujet d'un nouveau projet littéraire : “ Plus j'avance dans le livre - ce qui ne veut pas dire grand-chose en termes de pages mais n'est pas indifférent en matière de réflexion et de travail - plus je suis effrayée par la position isolée que j'occupe au milieu des écrivains sérieux. [...] Toi, tout ce que tu peux écrire sera bon parce que ce sera vrai, ce n'est pas mon cas parce que mon isolement à moi est un accident et non une inéluctabilité. [...] Quand on approche la littérature, comme dans mon cas, d'une manière lourde et sérieuse - peut-être devrais-je dire solennelle - le doute continu que l'on porte sur sa propre sincérité est plus qu'on ne peut supporter. Je comprends maintenant que *Deux dames sérieuses* n'a jamais été un roman. ”

En février 1946, *Harper's Bazaar* publie *Plaisirs paisibles*, une nouvelle écrite plusieurs années auparavant et restée jusqu'alors inédite. Alva Perry, veuve depuis onze ans, “ *digne et réservée, âgée d'une quarantaine d'années* ”, habite seule la maison de son oncle divisée en appartements. John Drake, routier, célibataire, “ *personnage discret et peu communicatif* ”, occupe le studio en dessous de chez elle. Depuis des années qu'ils vivent l'un sur l'autre, les deux solitaires ne se sont jamais adressés la parole. Un soir, Mrs Perry décide de faire rôtir quelques pommes de terre dans l'arrière-cour. Après l'avoir aidé à porter son sac de patates, Mr Drake se joint à elle pour les déguster. “ *Ne pensez-vous pas que les plaisirs paisibles sont plus proches du cœur de Dieu ?* ” lui demanda-t-elle. Pour toute réponse, Mr Drake invite Mrs Perry au restaurant. “ *Ils arrivèrent à la moitié de leur repas sans avoir échangé le moindre propos. Mr Drake avait commandé une bouteille de vin doux et quand Mrs Perry eut vidé son second verre, elle finit par dire : – Je crois qu'on se fait rouler dans les restaurants.* ”

À la fin du dîner, Mrs Perry, ivre morte, se lève sans un mot pour son compagnon, traverse la salle de restaurant, monte à l'étage en titubant, ouvre la porte d'une chambre, s'assoit sur une chaise en face d'une fenêtre. “ *Une expression de triomphe malveillant transformait son visage et elle fit un léger effort pour se redresser. [...] Sans cesser de pleurer, elle se jucha sur le grand lit à deux places et s'endormit à plat ventre, le chapeau sur la tête.* ” Pendant ce temps-là, Mr Drake l'attend en bas, seul à sa table. Mrs Perry ne réapparaissant pas, dérouté, il s'en va. Le lendemain, rien n'a changé : les deux solitaires se croisent sans se parler. Et pourtant, dorénavant, Mrs Perry s'endormira en murmurant : “ *John Drake, mon doux John Drake.* ”

Que s'est-il passé pendant la nuit ? L'auteur ne le dit jamais. Mais, comme l'analyse brillamment Millicent Dillon dans sa biographie de Jane Bowles, on devine ce qu'on n'ose pas imaginer. Mrs Perry a été violée par le propriétaire du restaurant, dans la chambre duquel, complètement saoule, elle s'était réfugiée. Sans cette violence, elle n'aurait pu éprouver de tendresse pour John Drake.

Des femmes atteintes d'une lucidité malade

Le 31 janvier 1948, Jane rejoint son époux installé depuis peu à Tanger. Là, elle tombe folle amoureuse de Cherifa, une femme-enfant, sauvage et impétueuse, qui vend du blé dans un hanootz (petite échoppe) du marché aux grains. Jeune paysanne originaire de l'Atlas, Cherifa ne parle ni Français, ni Anglais. Jane apprend le Mogrhebi. Dans l'intimité d'une minuscule maison que Paul a achetée en plein cœur de la médina, Cherifa laisse s'exprimer toute son extravagance. Jane s'en souvient lorsqu'elle fait dire à Gertrude, dans le premier acte de *In the Summer House** : “ *Chaque fois que je pense à une femme en train de perdre l'esprit, je me la représente avec des cheveux noirs.* ”

Au mois de mai, au cours d'une villégiature à l'hôtel Belvédère de Fès, Paul - qui s'est mis à l'écriture sous l'influence de sa femme - achève *Un Thé au Sahara* et Jane termine sa plus longue nouvelle, *Camp Cataract*. “ *Je frémis à la pensée qu'un être cher à mon cœur se laisse prendre au piège d'une vie de voyages* ” écrit Sadie à sa sœur Harriet qui a fui le sordide appartement où elles vivent toutes deux, vieilles filles tout juste tolérées par leur sœur aînée mariée à un grossier personnage. Harriet séjourne pour quelques

mois dans un centre de vacances : “ *Tout d’abord, je compte venir ici plusieurs années de suite...combien, je n’en suis pas encore sûre, mais assez longtemps pour que cela puisse passer pour des racines. Je veux dire les racines naturelles de l’enfance, de la famille... assez pour que je puisse me dire : Camp Cataract, c’est l’habitude, Camp Cataract, c’est la vie - et non l’évasion. L’habitude, c’est convenable et décent ; l’évasion ne l’est pas.* ” Terrifiée à l’idée que sa sœur puisse vivre sans elle, Sadie la rejoint au Camp. “ *Sadie, comme bien d’autres gens, considèrerait sa vie telle une entité séparée d’elle-même ; la route était toujours tracée devant elle par des mains sacrées et elle y avançait sans se poser de questions. Cette route, qui était sa vie, continuerait d’exister après sa mort, tout comme sa mort existait déjà, alors qu’elle vivait encore.* ”

Prostituées (*Une journée en plein air, Deux dames sérieuses*), femmes oisives, nymphomanes ou vieilles filles frustrées (*Une idylle au Guatemala, Camp Cataract, Deux dames sérieuses*), fillettes préoccupées par le salut de leur âme (*Un bâton de sucre d’orge vert, Deux dames sérieuses*), les femmes de Jane sont atteintes d’une lucidité malade qui leur font redouter une folie à laquelle – finalement – elles succombent comme pour se soulager. Leur manque de responsabilité (elles n’ont ni profession ni enfant ou, quand elles en ont, elles ne s’en soucient guère) ne leur offre pas le cadre, le carcan, susceptible de les tenir, les retenir. Elles sont - nous sommes dans les années 40 - ce que nous sommes encore aujourd’hui lorsque nous n’avons ni homme, ni progéniture : monstrueuses, illégitimes.

Les femmes de Jane ne sont ni aguichantes, ni maternelles. Visionnaires aveuglées par la lumière, elles s’affranchissent héroïquement de l’ultime soumission : celle de la séduction. Leur “ petite idée du salut ”, c’est l’inconnu, l’étranger, l’abîme qu’il faut traverser pour être absoutes de tous les péchés. “ Je suis à la merci ” disait Jane. Toutes pourraient reprendre, avec Blanche Dubois, la célèbre réplique qui clos *Un tramway nommé désir* : “ *Whoever you are, I have always depended on the kindness of strangers.* ”

En juillet 1948, Paul retourne à New York afin de composer la musique d’une pièce de Tennessee Williams *Été et fumée*. Jane lui écrit : “ Je ne sais pas combien de temps il va me falloir pour admettre que je suis vaincue. ” Lorsque Paul revient en décembre, il est accompagné de Tennessee et son ami Franck Merlo. Janie confie à Tenn : “ Je suis vraiment immonde de ne pas écrire. ” Bien qu’elle continue à passer toutes ses journées au marché aux grains, Jane sait que Cherifa se moque d’elle et ne s’intéresse qu’à son argent, mais la jeune sauvageonne - pas toujours bienveillante et un peu sorcière - est la clé d’une révélation, d’un secret nécessaire à la romancière qui se précipite sans cesse dans les situations les plus dangereuses avec l’espoir d’en être libérée. Leur relation est une lutte pour le pouvoir, un jeu arabe appelé *tla el fouq*, le jeu du chien qui occupe la position du dessus.

Durant l’hiver 1949, les Bowles traversent le Sahara jusqu’à Taghit, en Algérie. En plein désert, Jane finit *Un bâton de sucre d’orge vert*. Mary joue chaque jour dans une carrière d’argile à l’écart de la ville. Elle s’imagine être à la tête d’un régiment, ne craignant qu’une seule chose : “ *Les soldats, en la regardant dans les yeux, n’allaient-ils pas deviner l’existence de son père ? Pour chacun d’eux elle était, comme eux-mêmes, un homme sans famille.* ” Après avoir rencontré un jeune garçon qui, finalement, la déçoit, Mary retourne voir ses hommes. Mais, le contact est rompu. Le bataillon imaginaire ne répond plus à ses harangues. L’enfant a perdu le pouvoir de croire à son propre jeu. Cette nouvelle est la dernière œuvre que Jane ait jamais pu mener à terme.

“ J’ai peut-être dit tout ce que j’avais à dire ”

À la fin de l’automne, les Bowles embarquent sur le paquebot *Koutoubia* en route pour Marseille. Puis, ils remontent la vallée du Rhône jusqu’à Paris d’où Paul s’envole pour l’Inde et Ceylan. Après une brillante carrière de compositeur, Paul Bowles est devenu un écrivain à la mode. Son premier roman, *Un thé au Sahara*, a remporté un vif succès. Jane devient “ la femme de ”. Comme l’écrit avec perspicacité Michèle Causse, auteure d’une étude sur Jane Bowles, “ que le talent - sexué au masculin

- passe avant le génie - sexué au féminin -, qui s'en étonne enfin ?”

Jane s'installe à l'hôtel de l'Université avec Cory, une ancienne liaison venue la rejoindre des États-Unis. À Paris, Jane plaît à tout le monde. La force de sa personnalité captive et aiguise les fantasmes de chacun. Elle ne se ménage pas, boit et fume plus que jamais. Tous ceux qui la rencontrent sont fascinés par son immense appétit de vivre et sa résistance physique exceptionnelle. Pourtant, dans une lettre à son époux, Janie avoue : “ Je sens très fortement que je devrais cesser d'écrire si je ne peux pas aller plus loin. Je ne peux pas continuer à perdre du terrain comme je le fais. J'ai peut-être dit tout ce que j'avais à dire. La nuit, je me suis sentie si mal en pensant à cela que j'ai bu presque toute une bouteille de gin. J'étais retourné à mon bureau après avoir (mentalement) jeté presque tout au feu. C'était évidemment un trop gros effort et tout de suite après je me suis mise à boire. Je me suis bientôt sentie mieux et, à onze heures, j'étais même guillerette. Nora qui habite l'hôtel, est passée me voir et nous sommes allées toutes les trois au Monocle. L'endroit a beaucoup baissé et la rude propriétaire dont j'étais si folle, Bobby, est partie. ”

Ses cahiers de notes témoignent du temps qu'elle consacre à la rédaction d'*Out in the world*^{*}, un nouveau roman resté inachevé : “ Je sens le besoin de justifier mes actions et je suis certaine que je continuerai à éprouver ce besoin aussi longtemps que la métamorphose tant souhaitée n'aura pas lieu”, dit Emmy Moore, l'héroïne écrivaine incapable d'écrire. Comme Jane, son personnage culpabilise de ne pas réussir à créer en redoutant d'être capable de le faire.

Au sujet de la vocation de sa femme, Paul se souvient des conseils qu'il lui prodiguait : “ Ce serait plus facile si tu t'y prenais autrement, disais-je. Elle répondait : “Je sais”, mais cela ne l'intéressait pas. En mettant le point final à un texte, elle voulait pouvoir dire qu'elle avait tout fait toute seule. Elle ne voulait pas utiliser le marteau et les clous qui étaient à sa disposition. Il fallait qu'elle fasse elle-même le marteau et les clous. C'était un mélange d'égotisme géant et de profonde modestie. ”

Jane retourne à New York en janvier 1952. Elle y reste deux ans, occupée à la production de sa pièce de théâtre *In the Summer House*^{*}. La pièce raconte, entre autres, une année de la vie d'une mère et sa fille qui se marient le même jour, puis les suites de ce jour de fête. Judith Anderson, qui interprète le personnage de Gertrude, la mère, s'interrompt en plein milieu de la répétition générale pour gémir : “ Qui suis-je ? Qui suis-je supposée être ? ” Le caractère à la fois pathétique, comique et absurde de son personnage la déroute. Peu de gens apprécient l'humour de Jane. Seuls Paul et Tennessee en sont friands. Paul relate cette anecdote en en riant encore : “ Je me souviens qu'un soir un couple d'Anglais plutôt pompeux nous rendit visite. Jane était assise, les jambes repliées devant la cheminée attaquant une côtelette de mouton. Comme je la présentais à l'homme, elle lui tendit une main graisseuse, et lui dit, un sourire sur son visage encore plus gras, comme pour le rassurer : “J'ai aussi mon côté spirituel”. ” De même, dans la nouvelle *Une idylle au Guatemala*, l'humour de Jane se faufile entre chaque ligne ; elle s'attarde sur les non-dits, les paroles anodines chargées de tous les secrets - enfouis, inaccessibles. Elle écrit les silences, entre deux banalités ; les réticences, entre deux aveux avortés. À l'aube, après avoir fait l'amour avec un étranger de passage (un voyageur de commerce américain), la señora Ramirez rentre dans sa chambre d'hôtel où dort son enfant. “ Elle était trop heureuse pour aller se coucher tout de suite et elle se dirigea vers la commode, d'où elle sortit une petite Sainte Vierge en sucre rassis qu'elle partagea en trois. Elle s'approcha de Consuelo et la secoua avec force. Consuelo ouvrit les yeux, au bout d'un certain temps, elle demanda à sa mère d'un ton maussade, ce qu'elle voulait. La señora Ramirez fourra le bonbon dans la bouche de sa fille. – Mange, ma chérie, dit-elle. C'est la petite Vierge qui était dans la commode. ”

Tennessee assiste à la première de *In the Summer House*^{*}, il écrit : “ C'est l'une de ces rares pièces qui ne sont pas mises à l'épreuve du théâtre mais qui mettent le théâtre à l'épreuve. ” Le public boude, les critiques attaquent. “ La pièce n'a ni fin ni solution ” rétorque Jane à ses détracteurs. Elle est jouée, pour la dernière fois, le 12 février 1954, après deux mois à peine de représentations.

Déçue, Jane rentre à Tanger. Tennessee et Franck l'accompagnent. Elle écrit dans son carnet de

notes : “ Quand l’intérieur se meurt, peut naître une nouvelle joie, une joie si fausse qu’elle vous secoue d’allégresse, ce que l’on éprouve jamais quand la joie est une vraie joie et qu’on ne meurt pas en dedans de soi [...]. Rien n’a changé. En me prédisant que je ne cesserai d’atermoyer jusqu’à la mort, mon père avait vu juste. Je savais alors qu’il disait vrai. [...] Est-ce l’écriture que j’ai toujours remise à plus tard ou est-ce autre chose - un sacrifice religieux ? Le seul jour où j’ai réussi à écrire, où j’ai franchi la porte intérieure, je me suis sentie coupable. C’est cet état que je dois retrouver. Si je n’y parviens pas, peut-être trouverais-je une autre façon de laisser tomber. Je ne puis continuer de la sorte [...] Si j’ai commencé à briser les barreaux de ma prison - alors en même temps j’ai nécessairement perdu le lieu de mon repos. Tanger craque de toutes parts. Je l’aime. Mais ce lieu ne peut plus me contenir...”

Au mois de décembre 1954, Paul réussit à convaincre sa femme de venir avec lui et son ami Ahmed Yacoubi - un jeune peintre dont il s’est amouraché - à Taprobane, une île au large de Ceylan dont l’écrivain-compositeur a fait l’acquisition quelques années auparavant. Ils y restent jusqu’en avril. Jane est dépressive. “ Je ne suis qu’une enfant précoce ”, répète-t-elle sans cesse.

Elle retourne à New York. Quelques semaines plus tard, elle revient à Tanger aux bras de Tennessee et Franck Jane avoue à son ami : “ Je dois écrire mais je ne peux pas écrire. ”

“ Je dois écrire mais je ne peux pas écrire ”

Le 24 février 1957, Jane envoie une lettre à Paul : “ J’ai eu quarante ans avant-hier et on a beau s’y préparer à l’avance, c’est toujours un choc. La journée n’a pas été aussi mauvaise que le jour suivant, le lendemain, qui fut pire. Une chose qui vient n’est pas du tout comme une chose qui est advenue. ” Moins de deux mois plus tard, pendant le Ramadan, après avoir jeûné toute la journée sur les recommandations de Cherifa, Jane consomme du Majoun (confiture de hasch) et vide une bouteille de cognac. Au matin, son amie la trouve par terre, incapable de parler ni de voir clair.

Attaque cérébrale.

Paul l’emmène consulter un neurologue à Londres. Jane refuse d’être hospitalisée.

“ Je crois que Dieu me punit de ne pas avoir écrit. – Tu ne crois pas ce que tu viens de dire, lui réplique Paul. – Je n’y crois pas mais je le sens. ”

Jane rentre à Tanger. Un mois plus tard, son état a empiré. Paul la renvoie à Londres. Elle est admise à l’hôpital Radcliffe d’Oxford puis transférée à Saint Andrew, une clinique psychiatrique proche de Northampton.

Électrochocs.

Mi novembre, Jane rentre à Tanger.

Epatunine, Amytal, Medinal, Lipiodal.

À l’automne 1958, Ahmed Yacoubi, accusé par le père d’un adolescent d’avoir eu des relations sexuelles avec son fils, est arrêté par la police marocaine. Inquiétés eux aussi, les Bowles partent pour Madère. Jane travaille à un nouveau roman intitulé *Going to Massachusetts**, ou comment - en même temps - éviter et accomplir sa destinée. Bozoe, l’héroïne de l’ouvrage, a vécu avec Janet pendant dix ans dans un état de totale dépendance. Un jour, elle décide de partir dans le Massachusetts pour être seule. Elle prend l’autobus mais en descend avant d’arriver à destination : “ *Penser au monde la remplissait de peur et de désolation. Elle craignait que sa place sur la terre ne lui soit contestée avant de l’avoir trouvée.* ”

Mi-avril, Jane rentre à New York. Tennessee vient la chercher et l’héberge dans son appartement. Son état mental se détériore de jour en jour. Elle écrit à Paul, resté à Tanger, des lettres dont elle espère qu’il parviendra à “ reconstruire le sens ”.

Aphasie.

“ Je dois écrire mais je ne peux pas écrire ”, disait-elle. À présent, tout le monde la croit.
Mi-juin, Paul la rejoint. En août, il la fait entrer au centre médical Cornell de White Plains, une clinique psychiatrique de New York.

Dilantin, Serpasil.

À des amies venues lui rendre visite, Jane demande : “ Qui a les moyens de m’offrir ce traitement ? – C’est grâce à ton beau-père qui connaît quelqu’un. Tu as un prix spécial. – Voulez-vous dire que j’ai une espèce de bourse ? ”

Mi-décembre, les Bowles rentrent à Tanger. Jane retrouve Cherifa. Toutes les nuits, elles boivent et font l’amour jusqu’au petit matin. En 1960, Tanger change de statut, la ville se déeuropéanise. Un an plus tard, Jane et Paul Bowles sont toujours là.

En janvier 1965, *Deux dames sérieuses* est publié en Angleterre. C’est un succès critique, Londres réclame Jane. Mais Jane n’entend plus. L’alcool et les médicaments ne font pas bon ménage. Pour elle, Paul regroupe des textes épars en un recueil de nouvelles : *Plaisirs paisibles*. Un an plus tard, un éditeur new-yorkais publie ses œuvres complètes sous le titre *The collected works of Jane Bowles**. Carson Mc Cullers lui écrit : “ Ton style curieux, oblique et spirituel, a toujours fait mes délices. ” Mais Jane ne voit plus. Elle est terrifiée de ne pas avoir assez d’argent pour échapper à l’asile. Paul, lui, part en Thaïlande.

L’année de ses cinquante ans, en 1967, sur les conseils du docteur Roux, une homéopathe qui la suit depuis sa première attaque, Jane est internée à la Clínica de los Angeles, un hôpital-couvent de Malaga.

Psychose maniaco-dépressive.

Les critiques de *The collected works** sont excellentes. Jane écrit à Paul : “ Tout cela me permet de voir ce que j’étais et ce que je suis devenue. ”

De retour à Tanger, Jane va s’installer à l’hôtel Atlas avec Cherifa. Elles s’enivrent plus que jamais.

Jane distribue le peu d’argent qu’elle reçoit de la Société des Auteurs à de jeunes hippies américains attirés au Maroc par le kif. Paul la ramène à Malaga. “ Je n’ai pas envie d’écrire parce qu’il y a trop de choses à dire ” lui dit-elle.

Fin 1969, ultime retour à Tanger. Jane passe ses journées couchée sur le sol à supplier Paul de lui donner à boire. Comme l’écrit Michèle Causse, Jane Bowles est “ le stigmaté ambulante du manque de l’écriture, du manque relationnel, du manque tout court. ”

Impuissant, Paul la ramène à Malaga.

Tofranil, Largactil, Epanutin, Pueron.

Le 3 mai 1973, après s’être convertie au catholicisme sous la pression des religieuses qui dirigent l’hôpital-couvent, Jane perd le monde dans sa totalité. Elle est enterrée - anonyme - au cimetière San Miguel sous le numéro 453-F.

[Encadré 1]

L’œuvre de Jane Bowles

Jane Bowles est l’auteure de :

seize nouvelles dont sept (écrites entre 1946 et 1966) ont été regroupées et publiées sous le titre *Plain Pleasures* (*Plaisirs Paisibles*, Christian Bourgois éditeur, pour la traduction française) ;

un roman, *Two Serious Ladies*, écrit en 1943 (*Deux dames sérieuses*, Christian Bourgois éd.) ;

et une pièce de théâtre, *In the Summer House*, créée en 1953 au Playhouse Theater de New York dans une mise en scène de Jose Quintero.

[Encadré 2]

“ Écrire est si difficile. ”

Dans ses *Mémoires d'un nomade**, publiées en 1972 et dans lesquelles il est fort peu question de Jane, Paul Bowles évoque ainsi le travail d'écriture de son “ épouse ” :

“ *Au lever du jour, nous prenions notre petit déjeuner au lit dans la chambre de Jane. Puis je regagnais la mienne en laissant la porte de communication ouverte pour que nous puissions nous parler en cas de besoin. À un moment, dans son récit, elle voulait construire un pont au-dessus d'une gorge, et cet ouvrage d'art lui causa pas mal de soucis. Elle criait d'une pièce à l'autre : “Bupple ! Qu'est-ce exactement qu'un encorbellement ?” ou “Peut-on dire d'un pont qu'il a des contre-boutants ?” Comme j'étais plongé dans la rédaction des derniers chapitres de mon livre, je lui répondais ce qui me passait par la tête [...]. Elle restait sans rien dire pendant quelque temps, puis elle m'appelait de nouveau. [...] Au bout de trois ou quatre jours, je m'aperçus que quelque chose n'allait pas : elle en était toujours au pont. Je me levai, et je passai dans sa chambre. Nous parlâmes de son problème pendant quelque temps, et je lui avouai que ma surprise était grande. “Pourquoi faut-il que tu construises ce foutu pont ? Tu n'as qu'à dire qu'il est là, un point c'est tout !” Elle secoua la tête. “Si je ne sais pas comment il a été construit, je ne parviens pas à l'imaginer.”*

Cela me parut incroyable. Il ne m'était jamais venu à l'idée que l'acte d'écrire impliquât la prise en compte de telles considérations. Pour la première fois peut-être, j'entendis ce que Jane voulait dire quand elle faisait remarquer (cela lui arrivait souvent) qu'écrire était “si difficile”.

**Mémoires d'un nomade : autobiographie* (titre original : *Without Stopping*), traduit de l'américain par Marc Gibot, Paris : Quai Voltaire, 1989 ; rééd. Paris : Seuil (Points, n°R659), 1994.